

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 3. Chapitre IX

J'allai rendre visite au Président, comme je le faisais toutes les semaines, et lui parlai incidemment de mes désirs, pour tâter le terrain. Il me dit que j'étais fou, qu'il ne pouvait pas m'être venu à l'esprit une plus grande absurdité. En de pareils moments, il avait besoin de ses vrais amis ; je pouvais lui être très utile en présentant avec éloquence ses idées au Congrès, et ce n'était pas le moment de me nommer, ni même de me permettre de m'expatrier.

- *Je préférerais te faire ministre ici !* – s'écria-t-il en me tutoyant comme il le faisait dans ses moments d'expansion –. *Et si la situation le permettait, je le ferais sans hésiter, comme je le ferai quand les esprits seront calmés! Ne crains rien, ton avenir est assuré! Avant deux ans tu seras ministre ou quelque chose de semblable, et ainsi ta situation sera définitivement consolidée.*

Je m'en allai perplexe, tandis

qu'une lumière se faisait de plus en plus jour dans mon cerveau. Je pensais qu'il y avait peu à espérer de cet homme qui se cantonnait dans une politique pour le moins nuisible à tous, et que ses promesses étaient trop brillantes, trop soudaines.

- *Il est – me disais-je – comme le Docteur Sangredo qui, voyant le malade s'évanouir à force de saignées et d'eau chaude, lui ordonnait d'autres saignées et encore de l'eau chaude, et quand il mourait, déclarait que c'était parce qu'on ne l'avait pas saigné assez et qu'on ne lui avait pas donné assez d'eau chaude.*

Enfin, le mieux à faire était de vivre de la politique en en faisant le moins possible, de rester muet comme une carpe et de s'amuser à autre chose.

J'appris alors, par l'intermédiaire de relations communes, quelle avait été la vie de Thérèse depuis qu'elle était venue de Los Sunchos. Elle s'était vouée complètement à son fils et à l'étude, et avait eu la bonne fortune de trouver une institutrice allemande, femme d'un certain âge, qui avait passé de longues années à Paris. C'était une brave dame qui, en peu

d'années, était passée au rang d'amie, si ce n'est de mère, et qui s'était bornée à lui enseigner les langues et la musique, et à la conseiller dans ses lectures tout en lui laissant l'esprit libre. La discipline germanique était tempérée chez elle par une deuxième éducation latine, et comme son élève était déjà une femme faite et droite, elle n'essaya pas de plier – pour le redresser – son caractère, mais de donner le plus de relief à ses qualités. Pour ce qui est de la musique, elle lui apprit à la lire et à la comprendre, sans s'efforcer à lui donner la brillante exécution qu'elle possédait, et la félicitait quand Thérèse interprétait un morceau de Beethoven ou de Bach, d'une façon différente de la sienne, parce que cela « *affirmait sa personnalité* », lui disait-elle. Par d'insensibles graduations, elle avait fait passer Thérèse des lectures objectives, les récits, qui étaient alors d'accord avec son tempérament, aux lectures un peu plus subjectives des romans psychologiques, puis ensuite aux livres de simple généralisation, et enfin à ceux purement spéculatifs. Pour cette dernière étape, elle s'était aidée de la discussion, intéressant la jeune fille à des problèmes philosophiques et lui

donnant, ensuite, des éléments pour se faire un jugement. Cela n'empêchait pas qu'au milieu de ces occupations métaphysiques, avec son esprit pratique d'Allemande, Fraulein Hildegard lui enseignât les devoirs domestiques, la broderie, la couture, la cuisine, l'art de faire des conserves et d'orner la maison. Ce qui fait que Thérèse n'avait pas une minute d'inoccupée et ne sentait pas la nécessité d'être heureuse, d'autant plus que Maurice absorbait le peu de temps qui lui restait.

Quand je sus cela, et je ne l'appris que d'une façon très fragmentaire, je sentis une grande curiosité de la voir de près, et je cherchai toute une série de prétextes pour l'approcher. Mais notre dernière entrevue avait été si ridicule pour moi, elle vivait si retirée et mon mariage était un obstacle si grand, que je dus renoncer à ce projet. Un jour, pourtant, je la rencontrai dans la rue, et je lui fis un salut jusqu'à terre et m'approchai en lui tendant la main. Elle fit comme si elle ne voyait pas le geste, et, employant la phrase banale habituelle à *votre service*, elle s'éloigna, en me laissant planté comme un sot au milieu du trottoir.

J'allais, le soir, à la rédaction du journal officieux, véritable fox-terrier lancé aux mollets de l'opposition, mais je n'y écrivais pas. Écrire est un métier de dupe. Professionnellement, il ne donne pas à manger, comme dirait Sancho Pança, et dans mon cas, étant donnée ma situation, je n'aurais pu que me compromettre, de même que si j'avais parlé en public. Cependant, je pensais parfois que j'aimerais avoir le temps d'écrire un roman, un simple caprice irréalisable d'amateur. Si j'avais eu la constance nécessaire. à la réalisation de ce projet, j'aurais écrit le roman du progrès de la République Argentine, en prenant pour personnage principal une figure symbolique et qui aurait été semblable à une mosaïque changeante, chaque fois plus splendide et plus lumineuse. Cette figure, ce ne serait personne et ce serait tout le monde, et un « *tout le monde* » d'une force géniale ...

Mais je renonçai vite à ces divagations dangereuses et j'écrivis tout au plus un entrefilet de chronique mondaine pour flatter ma plus récente conquête.

Dans mes conversations avec les rédacteurs de l'organe officieux du soir et

de l'officiel du matin, j'observai une chose qui acheva de me donner à réfléchir : les journaux de l'opposition s'enrichissaient alors que les nôtres vivaient à peine des subventions gouvernementales et, pour circuler un peu, devaient être envoyés presque gratuitement aux gens du parti et aux employés de l'Etat, et cela pour deux raisons : ou ils étaient administrés et dirigés par des personnages trop avides d'argent et qui n'en recevaient jamais assez, ou le public se montrait pour eux d'un dédain désespérant. Cela m'ouvrit les yeux et je préparai ce que je pourrais appeler « *mon alibi* ».

Ces pauvres écrivains, qui parfois n'avaient même pas de linge pour se changer, étaient pourtant une force, surtout du côté de l'opposition, car lorsqu'ils écrivaient, ce n'était pas eux, mais l'entité qu'ils représentaient. Ils ne se sont jamais rendu compte de cela. Je résolus donc de me servir de cette arme.

Au Congrès, dans les théâtres, dans quelques clubs, je me trouvais avec des reporters et des rédacteurs de l'opposition. Je leur parlai de ce qu'ils écrivaient, prenant soin de leur faire des objections sans les blesser et leur

facilitant une réponse victorieuse. Il ne me fut pas difficile de gagner leur sympathie car, tout en les flattant, je savais leur insuffler des idées et leur fournir quelques renseignements. Un ou deux en arrivèrent à accepter une invitation à dîner et convinrent avec moi que si le *gouvernement* les nommait quelque part, il ne ferait que leur rendre justice. D'autres, attirés par moi et leurs collègues, vinrent aussi et Eulalia, qui savait recevoir et ignorait mes buts et ma politique, les considérait comme des hommes de grande valeur, d'excellents écrivains, les traitait avec une respectueuse déférence.

Voilà pourquoi les journaux de l'époque n'ont pas un mot contre moi – sauf, un peu plus tard, une douloureuse exception – alors que personne n'était épargné.

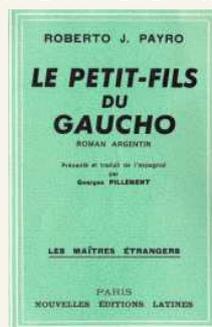
Ils me demandaient tous mille choses. Je ne disais jamais non. Je mettais, apparemment, mon influence au service de tous, sans m'occuper de personne, et quand un de mes « *protégés* » obtenait par une autre voie ce qu'il désirait, il ne manquait jamais quelqu'un pour lui dire qu'il l'avait obtenu grâce à moi.

Entre temps, la situation devenait de plus en plus embarrassée. Un soir que je

me trouvais à la soirée du Président, quelqu'un lui parla à part avec décision. Ils gesticulaient tous d'eux avec ardeur. Ils se séparèrent avec une irritation visible. J'étais près du Président qui, encore furieux, me frappa sur l'épaule et me dit, en concentrant sa rage :

- *Celui qui viendra après agira comme moi, ou le pays retournera à l'anarchie. L'opposition est hétérogène, et il ne peut pas en sortir un parti gouvernemental. Tu ne crois pas ?*
- *Si, Excellence !* – dis-je, et je pensais : ou cet homme voit clair ou il est complètement aveugle, et alors ...

## Traduction de Georges PILLEMENT



### Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

***Le Petit-Fils du Gaucho*** (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>